



Instruction publique Les apprentis font leur rentrée masqués



Les élèves de l'École de mécatronique industrielle de Lancy ont vécu une rentrée particulière, hier matin. LAURENT GUIRAUD

À l'École de mécatronique industrielle, élèves et professeurs se sont résignés aux directives sanitaires.
Sophie Simon

Après les transports publics et les magasins, le masque fait son apparition à l'école pour les élèves du secondaire II (entre 15 et 19 ans). Au premier coup

d'œil, à l'École de mécatronique industrielle de Lancy en ce lundi de rentrée, rien d'inhabituel. Si ce n'est que les visages recouverts qu'on croise d'habitude sur des corps en mouvement sont ici associés à des êtres assis bien sagement à leur table. Monsieur Cathrein a de la chance. Cet enseignant en théorie des matériaux fait face à 22 élèves dans une classe de 24 places. Il a donc le loisir de libérer la table en face de la sienne et de donner cours à visage découvert. «Ce sont des élèves de première année donc

je parle beaucoup, c'est plus agréable sans masque», lance-t-il entre deux questions sur le fer.

Selon les directives du Département de l'instruction publique, le port du masque au sein des établissements scolaires de ce niveau est obligatoire «pour tous les élèves ainsi que pour tous les collaborateurs, lorsque la distance de 1,5 mètre entre les personnes ne peut pas être respectée ou si une protection physique, par exemple une paroi de séparation, n'est pas en place. Cette mesure est rendue nécessaire afin de per-



mettre l'enseignement en classe complète.» Le secrétariat s'est doté d'un plexiglas en un tour de main. «On a la chance d'être dans une école technique, on se les fabrique nous-mêmes», explique Olivier Falquet, directeur de l'école.

Sélection virtuelle

Dans cette classe, Donia, 19 ans, n'était revenue dans le bâtiment qu'au printemps pour ranger les ateliers, quand le masque n'était pas encore obligatoire. Sa première journée de cours ressemble à une épreuve: neuf périodes de 45 minutes à enchaîner. «Ça va, relativise Donia. On espère juste que cette situation ne va pas durer.» Des discussions sont en cours pour que l'école prenne à sa charge les protections. En attendant, un fonds spécial est à disposition des familles à revenus modestes.

Un étage plus bas, des élèves de deuxième année en plein cours pratique sont moins contraints. Dans leur atelier d'automaticiens, ils ont chacun leur établi et leurs outils personnels, leur casier. Masqués lors de leurs déplacements, ils pourront retirer l'objet du déplaisir dès qu'ils seront statiques à leur place.

Le coronavirus a eu une conséquence indirecte sur la rentrée en

modifiant le processus de sélection, d'habitude composé d'un test d'entrée pour les élèves à plein temps. «Là, nous avons procédé sur dossier et en visioconférence, donc je n'ai jamais eu de contact avec eux», reprend Olivier Falquet. Les trois mois d'essai diront si le casting virtuel a été efficace.

«C'est compliqué.
Je l'anticipais,
mais on s'entend
moins bien,
on a l'impression
d'avoir la
respiration
bloquée»

Liridon 19 ans

Des élèves sont-ils rentrés de vacances dans des pays sur liste rouge et ont-ils annoncé leur quarantaine? «Pas pour le moment, répond le directeur du Centre de formation professionnelle technique, Olivier Cujean. On vient seulement de me signaler un élève à l'école automobile qui a passé le week-end avec des proches symptomatiques en attente de résultat du test.»

La cafétéria tire la langue

À l'atelier des polymécaniciens, les élèves de quatrième et dernière année «sont déjà habitués aux accessoires comme les tampons dans les oreilles, les lunettes et chaussures de sécurité», poursuit Olivier Cujean.

«C'est compliqué, souffle Liridon, 19 ans, qui a découvert la nouvelle obligation en arrivant le matin même. Je l'anticipais, mais on s'entend moins bien, on a l'impression d'avoir la respiration bloquée. La lanière du masque jetable casse facilement, je préfère les masques en tissu.» La jeunesse donne-t-elle une impression d'invincibilité? «On sait qu'on peut aussi être touchés, on garde ça dans un coin de notre tête.»

La cafétéria rouvre pour la première fois depuis le 15 mars. «On va essayer de sauver les meubles, mais on est ric-rac sur les prix, qui nous sont imposés pour être les mêmes dans tous les établissements», indique Xavier, le gérant.

Il ne sera pas évident pour lui de se rattraper sur le volume, étant donné que la capacité de son restaurant a diminué de moitié, pour respecter les distances sociales.



En Ville, les restaurants scolaires doivent s'agrandir

Théo Allegrezza

● En Ville de Genève, la pause estivale n'aura pas été de tout repos. À l'heure du traditionnel point de presse de rentrée, lundi, Isabelle Widmer, la cheffe du Service des écoles, sourit: «Une rentrée, cela commence à se préparer le premier jour des vacances scolaires.» Le constat n'a jamais semblé aussi vrai qu'en cette année «spéciale», placée sous le sceau du coronavirus.

Car les défis de taille se multiplient. Confrontées à une augmentation constante des effectifs (+300 par rapport à 2019 pour un total de 12'430 élèves), les écoles débordent. Depuis plusieurs années, la hausse est particulièrement sensible au parascolaire. Plus d'un écolier sur deux (55%) mange quotidiennement au restaurant scolaire. Un



Isabelle Widmer

Cheffe
du Service
des écoles

taux qui devrait atteindre 75% d'ici à 2025.

«Aujourd'hui, les enfants passent le même nombre d'heures à l'école qu'au parascolaire», observe Christina Kitsos, conseillère administrative chargée du Département de la cohésion sociale et la solidarité - et donc magistrate de tutelle du Service des écoles. Le problème, c'est qu'«on ne peut pas prendre n'importe quel lieu et le transformer en réfectoire», poursuit l'élue socialiste, en poste depuis le 1^{er} juin. Pour cette rentrée, les autorités sont tout de même parvenues à élargir la capacité de plusieurs établissements, à l'instar de ceux des Contamines, à Champel, et des Allières, aux Eaux-Vives, deux secteurs en proie à une forte hausse de la demande. Au total, ce sont 300 nouvelles places qui ont pu être «aménagées». «Il y a énormément de réalisations en cours», souligne Isabelle Widmer. Une nouvelle planification qui colle mieux aux besoins est en train d'être élaborée. Elle sera présentée dans les prochains mois.

Le Covid vient encore compli-

quer la donne. Des plans de protection (nettoyage accru, respect des distances, port du masque entre adultes si une distance de 1,5 mètre ne peut pas être respectée) ont été rédigés, mais leur application risque de tourner au casse-tête. «Le respect des normes est un défi, admet Isabelle Widmer. On peut avoir entre 100 et 150 personnes dans un réfectoire.» Pour le directeur du Groupement intercommunal pour l'animation parascolaire (GIAP), Nicolas Diserens, le respect des distances entre enfants et adultes «pose un certain nombre de problèmes». «Par exemple, on ne sait pas si nos collaborateurs vont pouvoir manger à table, cela dépendra de la fréquentation», dit-il.

Enfin, les parents domiciliés en Ville - au bénéfice du subside de l'assurance maladie - peuvent demander une allocation de rentrée scolaire (de 130 à 180 francs). Christina Kitsos souhaite en élargir l'octroi aux enfants scolarisés les plus précaires, «sans distinction de statut».